

Avignon Off : "Don Juan revient de guerre", politique et mystique

Le Off propose cette année une programmation où figurent bon nombre de patrons scènes subventionnées. A l'image de Guy-Pierre Couleau, et de cette tragédie amoureuse.

© André Muller

Il a réduit à trois personnages – deux femmes, un homme – la kyrielle de présences fantômatiques (35 femmes !) qui hantent le drame du dramaturge austro-hongrois Odön von Horvath (1901-1938). Guy-Pierre Couleau, vaillant patron de la Comédie de l'Est depuis 2008, n'y est pas allé de main morte – mais sans couper la pièce ! – dans la stylisation quasi expressionniste du texte écrit en 1937, alors que triomphaient en Allemagne Hitler et le nazisme. Il fallait alors bien du courage à Horvath – déjà condamné dans son pays – pour composer ce théâtre au présent décrivant avec réalisme et onirisme conjugués une société mal remise de la guerre de 14- 18, un peuple que les difficultés économiques faisaient basculer dans la terreur, plonger dans le mal, se noyer dans tous les racismes...



Autant de pièces découpées comme des films, en scènes brèves et immédiatement sensibles, selon un montage tout autant narratif que visuel. Ainsi n'est-ce pas un hasard si le dramaturge se préparait à partir aux Etats-Unis pour y faire du cinéma... Hélas, se promenant sur les Champs- Elysées, il y fut mortellement assommé par la branche d'un arbre arrachée par le vent. Un destin aussi fort que dans ses drames populaires au goût mélancolique.

Entre les ruines et les femmes

"Don Juan revient de guerre" en est un. Le séducteur héros – comme dans le mythe repris par Molière puis Mozart... – y a abandonné sa belle et sage fiancée pour courir les femmes et le monde. Làs, la guerre surgit, il s'y engage, y survit, revient avec la grippe espagnole et l'obsession de retrouver la jeune fille qui l'aimait tant et la seule qu'il ait un peu aimée. Elle a fini par mourir de folie en l'attendant...

Pour représenter cette tragédie amoureuse, Horvath a choisi de l'incarner dans son pays ruiné, douloureux et revancharde d'après 14-18, là où vont naître toutes les horreurs. L'odyssée de Don Juan entre les ruines et les femmes, son désir fou de la pure fiancée de sa jeunesse dans un monde en faillite, sonne ici de manière tout ensemble politique et mystique. Et pourtant Guy-Pierre Couleau la met en scène avec les pauvres accessoires d'un théâtre de tréteaux et de foire, quelques décors et le titre des scènes qui s'inscrit en lettres blanches à chaque nouvelle séquence au fond. Mais c'est la meilleure manière, peut-être, de faire rayonner avec l'énergie du désespoir, du dernier souffle, l'œuvre crépusculaire et désenchantée.

Les trois comédiens l'aident admirablement dans son travail épuré et forain, à l'énergie circassienne. Autour de Nils Ohlund (Don Juan écorché et énigmatique), Carolina Pecheny et Jessica Vedel incarnent avec une verve et une violence superbes tous les visages féminins de la saga découpée au couteau telle une toile d'Egon Schiele. Au milieu des esthétismes forcés du festival In, la belle simplicité émouvante d'un spectacle du Off... Qui raconte une vieille histoire mais cogne, bouleverse. Séduit.

Fabienne Pascaud

DU CÔTÉ DU OFF

Théâtre des Halles *Don Juan revient de guerre* d'Horváth par Guy-Pierre Couleau

Guy-Pierre Couleau dirige à Colmar la Comédie de l'Est. Il campe sous chapiteau sur le domaine d'Alain Timar. Il montre *Don Juan revient de guerre*, d'Ödön von Horváth. Le séducteur mythique, grand blessé de l'âme, est condamné à persister dans son être sans trop y croire. Nils Öhlund prête au grand seigneur revenu du front un charme mâle finement blasé. Les femmes (Carolina Pecheny et Jessica Vedel) tombent à ses pieds comme des mouches. Ça tient de la prouesse, car elles ont à elles deux mission d'incarner trente-cinq victimes offertes. Tour à tour artiste bohème, lesbienne jalouse, jeune fille en pleurs, veuve conquise, etc. C'est joué en souplesse, dans le plus simple appareil du théâtre. De mémoire de critique, ce *Don Juan revient de guerre* constitue de loin le plus prégnant, le plus sensible, le plus juste quant au sens profond. ●

Jean-Pierre Léonardini



Don Juan revient de la guerre

le 4 juillet 2015 19H04 | par Laurence Ilban

Enfin, la guerre est finie! Comme les autres hommes, Don Juan rentre au pays. Il est épuisé, vidé, meurtri. Il ne veut plus toutes les femmes. Seulement son introuvable fiancée. Dans l'Allemagne vaincue où les hommes continuent de mourir... de la grippe, les femmes sans mâles s'offrent facilement. Chacune possède une facette de la fiancée perdue, mais Don Juan se lasse et cherche ailleurs les morceaux manquants.

Dans cette pièce écrite en 1934 pour un homme et 35 femmes, Ödön von Orvath, 33 ans, donne à voir un pays malade et qui n'arrive pas à se remettre. Esprits et corps, tout est contaminé. Rien ne s'édifie. Quelques mots, pourtant, émergent timidement: masse, révolution, exploitation... On connaît la suite.

Guy Pierre Couleau, directeur du CDN de Colmar, aborde ces terres allemandes en les déplaçant parfois, par les costumes et les musiques, vers les années d'après la seconde guerre mondiale, dans cette Allemagne année zéro filmée par Rossellini. Parfois même dans les années soixante, grâce à la personnalité de Jessica Vedel, comédienne androgyne, nerveuse et gracieuse comme un croquis pris sur le vif. Avec Carolina Pecheny, tout aussi virtuose dans l'art de changer de personnage, elles interprètent toutes les femmes évoquées par Orvath, de l'adolescente patineuse à la veuve de fonctionnaire, de l'artiste en turban à la révolutionnaire en puissance. L'excellent Niels Öhlund est un Don Juan sombre et séduisant, cassé et las. Très convaincant.

Quant à Guy Pierre Couleau, il fait jouer les scènes comme elles sont écrites, sans explications ni interprétation superflue. Cela donne à l'ensemble son rythme et sa clarté. Joué devant un simple rideau de théâtre changeant d'actes en actes, ce Don Juan-là passionne et touche sans esbroufe.

Bravo !

Théâtre des Halles, Avignon, à 20h.

THÉÂTRE DES HALLES

Don Juan revient de guerre (**)**

Horvath revisite l'inépuisable mythe de Don Juan: physiquement et moralement meurtri par la grande guerre, Don Juan revient tel un fantôme dans le champ de ruines qu'est devenue l'Allemagne à la recherche de sa fiancée qu'il avait abandonnée. Il finit par redevenir un homme à femmes, croyant reconnaître en chacune quelque trait de son ancienne amante. En fait, il reste cet homme en quête d'un idéal par essence inaccessible. Certes, la guerre a appris aux femmes l'autonomie. Mais elles aussi sont à la fois différentes et les mêmes. Elles retombent dans les bras de Don Juan sans plus être totalement ses victimes. Elles profitent de lui sur tous les plans, il est devenu un objet de leurs désirs et elles se le disputent comme un faire-valoir, après l'effondrement des repères, des valeurs et des rêves. La scénographie d'une simplicité pertinente fait la part belle aux acteurs, tous remarquables, qui utilisent une foule d'accessoires et toutes leurs ressources corporelles pour nous transporter dans des lieux et des temps différents, peindre les ravages de la guerre sur l'individu comme sur la société et nous montrer qu'on n'échappe ni à soi-même ni aux traumatismes de l'histoire.

/ ANGÈLE LUCCIONI

→ À 20 h. Tarif 22/15 euros. ☎ 04 32 76 24 51
www.theatredeshalles.com



LE SPECTACLE DU JOUR

“Don Juan revient de la guerre”

→ Tout ce que choisit Timar vaut le détour. Mais là s'ajoute le plaisir d'inaugurer un nouveau lieu au cœur des Halles, le chapiteau. Clin d'œil (ou pur hasard ?) au nomadisme de l'auteur hongrois Von Horvath (1901-1938). Son Don Juan, meurtri et en quête, revient de la guerre dans une Allemagne vaincue et humiliée. Tout commence dans un théâtre. Des comédiennes se démaquillent, quand surgit un homme à la recherche de sa fiancée. La mise en scène très fluide de Guy-Pierre Couleau (invité du In en 2001 avec “Le Sel de la terre”), directeur de la Comédie de l'Est, respecte totalement le désir de l'auteur : être compris de tous. Le public, jamais, ne perd le nord. Une ardoise numérique situe chacune des scènes. Don Juan (Nils Ohlund), d'abord hagard puis redevenant séducteur, rencontrera de nombreuses femmes (35 ! Jouées par deux comédiennes fantastiques, Carolina Pécheny et Jessica Vedel), avant de découvrir... On vous laisse la surprise. Et le Commandeur dans tout ça ? Trouvaille de génie, scène finale éblouissante.



Anne CAMBOULIVES

Théâtre des Halles (chapiteau) à 20h. Durée : 1h20. Jusqu'au 26 juillet (relâche les 7, 14 et 21). Dès 15 ans. Réservation au 04 32 76 24 51.

4 juillet 2015

Le Don Juan de Guy Pierre Couleau: simple et efficace

Guy Pierre Couleau, directeur de la Comédie de l'Est de Colmar, livre une version intimiste de l'œuvre de Ödön von Horváth, avec trois comédiens. Une mise en scène simple et efficace.

Deux femmes clowns se démaquillent au centre du plateau et rangent leurs affaires dans une valise. La première scène du spectacle donne le ton de ce spectacle tout en sobriété avec juste quelques accessoires, des tables, des chaises, un rideau de fond de scène (dont la couleur change en fonction des actes) et trois comédiens. Nils Öhlund incarne Don Juan. Carolina Pecheny et Jessica Vedel, comédiennes caméléons, jouent les nombreux rôles féminins de la pièce (trente-cinq personnages) avec une belle aisance.

La narration et le découpage de Guy Pierre Couleau permettent de ne pas se perdre dans la pièce de Ödön von Horváth qui raconte le parcours de ce soldat malade (la grippe espagnole), de retour de la guerre et qui traverse une Allemagne en reconstruction à la recherche de sa fiancée. Pour s'y retrouver dans la multitude de personnages, des petites indications sont projetées en fond de scène sur un flight case. On peut alors se concentrer sur la psychologie de Don Juan et sur ses doutes dans ce pays qui panse ses plaies. Un pays qui se relève douloureusement et tente de s'émanciper mais dont on sent qu'il va sombrer de nouveau dans le chaos. L'action se déroule au retour de 14/18 et Ödön von Horváth écrit la pièce en 1937. Tout cela est très bien ressenti sur le plateau.

La présence permanente de Nils Öhlund, observateur de toutes les scènes, renforce le côté prédateur de ce personnage complexe, tantôt détaché, tantôt rieur, tantôt manipulateur. Il attire, il repousse et détruit les femmes qu'il rencontre sur son passage au cours de ces 24 tableaux jusqu'à la scène finale magnifique dans une tempête de neige. Les deux comédiennes déversent des flocons sur Nils Öhlund, impassible, figé. La simplicité au théâtre est une valeur qui a encore du bon.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Festival Off d'Avignon : « Don Juan revient de la guerre » à 20H au Théâtre des Halles



Guy Pierre Couleau s'empare du texte d'Ödön Von Horvath « Don Juan revient de la guerre » et livre un feuilleton en séquences, la quête désabusée d'un Don Juan sur le déclin. Servi par trois comédiens investis le texte prend ici une dimension plus profonde, révélant un nouveau regard sur ce personnage emblématique.

Malgré son aura légendaire Don Juan est un homme normal et en tant que tel il se doit d'accomplir son devoir de citoyen. Il connaît donc la guerre, les tranchées, la difficulté de survivre dans ces conditions terribles et revient transformé.

Enfin c'est ce qu'il voudrait croire... car contrairement aux apparences Don Juan souffre ici de son pouvoir de séduction inégalable, il ressent finalement cette facilité déconcertante avec les femmes comme un poids qui l'étouffe. Il aurait voulu que la guerre efface en lui le souvenir des erreurs commises auprès de ses nombreuses conquêtes pour lui permettre de reconquérir la seule qui l'obsède. Mais si la guerre lui a fait connaître le remords, elle n'a pas altéré son charme et sa mélancolie lui confère un nouvel attrait aux yeux de la gente féminine. Non il n'échappera pas aux femmes.

Ödön Von Horvath dessine un portrait intéressant et moderne de cet homme en quête d'une perfection insaisissable. C'est d'ailleurs ce que chacune des 35 femmes qu'il rencontre dans ce texte trouve attirant chez lui, elles veulent toutes quelque part lui montrer qu'elles peuvent incarner cet idéal. C'est une rétrospective, un catalogue de toutes les féminités qui lui est proposé, sans succès. Est-ce la facilité de la manœuvre ou le manque d'enjeu qui l'ont rendu si cynique ? Ou encore le souvenir idéalisé et intouchable d'une parmi toutes les autres ? Don Juan vogue ainsi, de désillusions en désillusions, à l'image d'une société comportant de moins en moins de repères, un monde perdu à chaque seconde un peu plus. Et c'est une époque en ruines que Guy Pierre Couleau convoque sur le plateau au moyen d'une scénographie épurée. Prenant le parti de confier les rôles des trente-cinq femmes à deux brillantes comédiennes, il met ainsi en scène un ballet chorégraphié avec précision où l'accessoire caractérise à chaque fois une nouvelle idée d'une femme, des figures distancées comme autant de spectres qui hantent l'esprit de Don Juan. L'ensemble est de belle facture et laisse surtout la part belle à l'interprétation des artistes. A ce titre Jessica Vedel livre une prestation parfaite, hypnotisant littéralement le spectateur à chacune de ses interventions. A découvrir au Théâtre des Halles !

Audrey Jean

Le Don Juan d'Ödön von Horvath : une pétrification de l'être avant sa dissolution

"Don Juan revient de la guerre", Théâtre des Halles, Avignon Off 2015

C'est en soldat vaincu, un 11 novembre 1918, qu'Ödön von Horvath choisit de faire apparaître son Don Juan. Amnésique, malade, tourmenté, encore plongé dans l'ahurissement et la blessure de son effroi.

L'auteur laisse dériver le personnage dans un après-guerre* rempli de veuves et d'orphelines. Lui fait prendre les différentes postures d'un revenant improbable, porté par la rumeur de son passé, l'enfonce dans un silence de neige et un oubli lourd d'avenir. De 1918 à 1935. Fin de cavale. Dans une alternance de saynètes brèves, l'œuvre en trois actes circule avec souplesse entre sarcasme et ironie. C'est une comédie noire, un drame drolatique peuplé de trente-cinq personnages féminins bien réels qui vivent de rêves et de fantômes. La pièce est retorse pour la mise en scène.

Le choix de Guy Pierre Couleau qui met en scène est radical, d'une grande simplicité. Pour cette traversée de l'Allemagne de plus en plus cauchemardesque, le spectacle avance par un choix appuyé et discret de théâtralité. Au lointain, des rideaux de scènes. En velours rouge choisi pour sa chaleur, puis en lamé or pour sa vitalité d'artifice, enfin totalement blanc pour le retour

des fantômes.

Sur scène, devant ces rideaux, les comédiens évoluent par des changements à vue.

Autant d'occasions, de tremplins pour lancer les dynamiques, les fondre et les enchaîner. Les rôles féminins sont tenus par deux comédiennes seulement : l'une blonde (Carolina Pecheny), l'autre brune (Jessica Vedel), l'une à cheveux longs, l'autre à cheveux courts. C'est un coup de maître. Toutes deux de concert dévorent la scène dans la conquête de Don Juan. Il faut voir avec quelle voracité, quelle "gouleyance", ces deux-là endossent tous les rôles. Et avec quel dynamisme. Comment elles composent des duos qui deviennent des duels, révélant l'éternel féminin dans sa diversité et ses métamorphoses. La maman et la putain. Les deux amantes. La grand-mère et sa petite fille. La marâtre et l'orpheline. Dans le rire et les larmes, la joie et la peine. La chaleur et le froid. De fusions en effusions, l'amour et la vengeance.

Pour le comédien, qui interprète le rôle-titre, c'est un défi. Il lui faut être, en situation, un personnage qui, dans ses faiblesses et son caractère, se montre victime consentante du mythe donjuanesque et de ses archétypes. À la fois apparaissant et apparu. Apparu

et disparaissant. Et même dans l'absence, être toujours une présence sous le regard. Assurément Nils Ohlund est ce Don Juan qui s'efface. Ce Don Juan qui, revenant de guerre, atteint un stade de pétrification de l'être avant sa dissolution. Les comédiens de Guy Pierre Couleau font ainsi les gammes d'une tragédie commune et rendent sensibles, de manière bien lisible, les tourments supportés dans la reconstruction d'une apparence, les désirs de prestances assaillies de doutes, les ombres en quête d'une ombre complice. Dans ce spectacle, il est question d'une rumeur qui cesse de courir, d'un monde perdu, d'un passé révolu, du passage de la légende qui fait rêver au mythe qui glace. Sans retour. Du rêve inabouti d'une main tendue et tenue. "La cidarem la mano, la... ma, no". Le spectateur est captivé.

Jean Grapin

Vu en avant-première à Colmar.

* La pièce est écrite à Vienne en 1935. Le personnage est bien trop réel, il est honni pour cela par les nazis. En 1933, Horvath est interdit. Il choisit de s'exiler en France à la suite de l'Anschluss.

OFF DON JUAN REVIENT DE LA GUERRE

DE ODÓN VON HORVÁTH — MISE EN SCÈNE DE GUY PIERRE COULEAU
4 > 26 JUILLET À 20H — THÉÂTRE DES HALLES

ENTHOUSIASMANT

— par Pénélope Patric —

Le chapiteau du théâtre des Halles accueille le « Don Juan revient de la guerre » (1935) du dramaturge de langue allemande Ödön von Horváth, dans une mise en scène sobre et enlevée signée Guy-Pierre Couleau (actuel directeur du Centre dramatique national d'Alsace).

La scénographie est frugale : deux tables, quelques chaises, à peine quelques objets, dont une vieille malle, un tableau noir côté jardin sur lequel sont projetées les indications de temps et de lieu (indispensables pour suivre le fil de l'intrigue), une dizaine de costumes peu fringants... C'est avec presque rien que les trois comédiens bricolent et font des miracles – un peu comme dans l'Allemagne dévastée d'après la Grande Guerre. Le texte de Horváth est très beau et dense, incisif mais tout en retenue, et bien servi par la traduction d'Hélène Mauler et René Zahnd (publiée

chez L'Arche), par les choix du metteur en scène et par l'élocution parfaite des comédiens. Le parti pris est intéressant : Carolina Pecheny et Jessica Vedel interprètent tous les personnages féminins qui gravitent autour de Don Juan, comme si ces multiples femmes d'âges et de milieux sociaux différents n'étaient que les projections d'un même visage, celui de la femme. Et c'est en effet comme cela que les perçoit Don Juan, lui qui, de retour de la guerre, erre, malade, en quête de la fiancée qu'il a jadis trompée et dont il espère en vain qu'elle le rachètera. À l'inverse, Nils Öhlund interprète seul ce Don Juan sans prénom, mû par l'amertume et la solitude, et qui séduit par détresse plus que par amour des femmes dont il délivre les multiples facettes et la complexité énigmatique. Le spectacle est très enlevé, plein d'allant, les comédiens jouent avec ardeur et engagement, et si les choix dramaturgiques ne sont pas tous convaincants on sort enthousiasmé de cette performance fulgurante.

DÉFI RELEVÉ

— par Guislaine —

Dépeindre « un Don Juan de notre époque », c'est l'ambition d'Ödön von Horváth quand il écrit « Don Juan revient de la guerre ». Un Don Juan d'une « nouvelle époque », celle de la débâcle. Une Allemagne des décombres.

Avec des moyens simples, Guy-Pierre Couleau, qui signe ici la mise en scène et la scénographie, donne chair à ces lieux qui ne sont plus tout à fait ceux d'avant, et où il faut malgré tout continuer à vivre : cabarets, chambres des logeuses, rues interlopes d'une ville dévastée. Les personnages s'y débattent sous des lumières artificielles qui disent avec justesse ce monde instable. « Alors je resterai qui je suis », finit par admettre Don Juan. Il est venu buter contre la guerre, contre l'horreur du front. Il en revient « sonné », plus tout à fait le même et prêt à s'attacher à celle de ses conquêtes qu'il croit avoir aimée. Mais la guerre a aussi changé ce monde qu'il regagne et qui ne

lui offre aucune prise pour incarner cette révolution intime.

Dans les scènes où ils n'interviennent pas, les acteurs délaissent les coulisses au profit d'une chaise posée au bord du plateau où ils regardent leurs compagnons de jeu se débattre. S'extraire du tourbillon et observer. Regarder un instant, ahuri, ce nouveau terrain de jeu.

Deux actrices pour incarner 35 femmes dans lesquelles Don Juan va s'étourdir et tenter de rattraper un peu de celle qu'il aime. Une économie de moyens sans doute, mais surtout un parti pris de densité. Dans ce tourbillon de corps et de visages, Don Juan, halluciné, ne voit qu'une femme. Être une et les incarner toutes : un défi de mise en scène et d'interprétation. Il y a ici le plaisir du jeu et de la performance, qui fait écho aux conquêtes en forme d'exercice et de challenge du Don Juan légendaire que l'on connaît mieux. Il y a aussi ce ricanelement froid d'un monde gâché où l'on s'obstine, parce qu'il le faut bien, à rire et à jouer.